

PHILOSOPHIE	DOSSIER N° 1 – LA NATURE & LE LANGAGE	ANALYSER, DEDUIRE, EXPLIQUER
A RENDRE LE :		

CONSIGNES :

1. Le **but de ce premier devoir** est de commencer à se familiariser avec les principes de la démonstration (quelles propositions déduire de l'analyse de conditions initiales ?).
2. La **présentation** doit être soignée ; l'**expression** doit être correcte (attention au lexique, à la syntaxe et à l'orthographe).
3. Ce devoir est à réaliser en **groupe**. L'oral collectif est à présenter en classe. La réalisation des autres exercices est guidée en classe. Ils sont ensuite à rendre en un dossier dactylographié et imprimé en tête duquel figurent les noms des membres du groupe.
4. Les recherches en histoire des sciences et en anthropologie sont à compléter sur le Philofil.

CRITERES D'EVALUATION DES DEVOIRS DE PHILOSOPHIE

Il n'y a pas de barème pour l'épreuve de philosophie, mais ses exigences peuvent être résumées en quatre points principaux :

PRESENTATION
EXPRESSION
DEMONSTRATION
CULTURE

PRESENTATION : la copie doit être claire, lisible, propre, et assez longue pour attester de l'investissement du candidat.

EXPRESSION : la qualité du français est un élément d'appréciation fondamentale. Veillez à la correction orthographique, syntaxique, stylistique de votre propos. Veillez à relire très soigneusement votre copie avant de la remettre à la correction.

DEMONSTRATION : le plan de votre développement doit compter trois parties. L'ordre méthodique de la démonstration doit être respecté. En fonction des conseils de construction méthodique qui vous ont été donnés, veillez à réaliser une démonstration rhétorique en bonne et due forme.

CULTURE : Vous devez montrer votre culture philosophique et votre culture générale. Faites référence aux philosophes et aux œuvres philosophiques que vous connaissez, en évitant les arguments d'autorité et le catalogue historique. Utilisez des références littéraires, historiques, mythologiques, artistiques qui peuvent enrichir votre propos, et prouver votre connaissance des éléments essentiels de la culture générale.

Exercice 1 : Ils arrivent...



La mise en situation de ce premier devoir est inspirée par le film Premier Contact (Arrival), film de science-fiction américain réalisé par Denis Villeneuve et sorti en 2016. Il est conseillé de le regarder avant de se lancer dans la réflexion.

Imaginons que des extraterrestres, semblables aux lézards à queue en fouet, arrivent sur Terre. A l'instar de ces lézards du genre Cnemidophorus, nos nouveaux amis agames se reproduisent par parthénogénèse asexuée et monoparentale. L'espèce ne compte que des femelles, qui pondent des œufs autofécondés. Toutefois, les ébats amoureux et une simulation de copulation (sans aucun échange de matériel génétique) restent indispensables pour induire la poussée hormonale déclenchant l'ovulation.

Ces extraterrestres, que vous veillerez à nommer, sont dotés d'une intelligence fort comparable à celle de l'espèce humaine. Comme les humains, ils sont non seulement capables de communiquer, mais également de raconter des histoires et d'imaginer des fictions. En cela, ils ressemblent à notre espèce dont Nancy Huston dit que sa différence spécifique est la fabulation.

« Où est le réel humain ? Dans les fictions qui le constituent. Personne n'est responsable de ces fictions ; elles ne sont pas l'effet d'un complot des puissants contre les impuissants ; personne n'a pris la décision de les élaborer. Elles imprègnent notre monde de part en part. [...] Quand je dis fictions, je dis réalités humaines, donc construites. J'en vis aussi, comme tout le monde.

Les Huns, les Mongols, les nazis, les membres du NKVD – barbares du Nord et du Sud, d'hier et d'aujourd'hui – étaient fermement convaincus de vivre dans le réel, alors que leur tête bourdonnait de mythes (historiques, biologiques, scientifiques) pour rationaliser, justifier et glorifier leurs déprédations, leurs massacres, leurs spoliations, leurs bains de sang.

Les gens qui se croient dans le réel sont les plus ignorants, et cette ignorance est potentiellement meurtrière. Pour nous autres humains, la fiction est aussi réelle que le sol sur lequel nous marchons. Elle est ce sol. Notre soutien dans le monde. Aucun groupement humain n'a jamais été découvert circulant tranquillement dans le réel à la manière des autres animaux : sans religion, sans tabou, sans rituel, sans généalogie, sans contes, sans magie, sans histoires, sans recours à l'imaginaire, c'est-à-dire sans fictions.

Elaborées au long des siècles, ces fictions deviennent, par la foi que nous mettons en elles, notre réalité la plus précieuse et la plus irrécusable. Bien que toutes tissées d'imaginaire, elles engendrent un deuxième niveau de réalité, la réalité humaine, universelle sous ses avatars si dissemblables dans l'espace et dans le temps.

Entée sur ces fictions, constituée par elles, la conscience humaine est une machine fabuleuse... et intrinsèquement fabulatrice. Nous sommes l'espèce fabulatrice. »

Nancy Huston, *L'Espèce fabulatrice*, 2008



Nos amis extraterrestres viennent d'une très lointaine planète, qui ressemble beaucoup à la Terre, mais qui n'est pas elle...

- Cette planète est dotée de deux satellites naturels.
- Elle est en orbite autour d'une étoile semblable au Soleil mais sa période de rotation est synchrone avec sa période de révolution.
- L'axe de rotation de cette planète n'est pas incliné.
- Cette planète est dotée d'une atmosphère semblable à celle de la Terre.
- On y trouve de l'eau en abondance (fleuves, lacs, océans). On y trouve des plantes et des animaux.

Etonnante situation pour nous, Terriens, qui sommes habitués à une autre !



Questions :

1. **Quelles sont les conséquences physiques de chacune de ces conditions ainsi posées ?**
2. **Quelles sont les conséquences anthropologiques de chacune de ces conditions ainsi posées ?**
3. **Quelles sont les conséquences sociales de chacune de ces conditions ainsi posées ?**
4. **Quelles sont les conséquences économiques de chacune de ces conditions ainsi posées ?**

Exercice 2 : changeons de regard

En 2015, l'anthropologue Philippe Descola a prononcé une conférence dont figure ci-après un large extrait. Après lecture de ce texte, expliquez ce qui permet à Philippe Descola de dire que « la nature est une maladie de nos idées ».

« Je vous ai apporté un poème. C'est un poème d'un grand poète portugais, Fernando Pessoa. C'est dans les *Poemas de Alberto Caeiro* :

*Vi que não há Natureza,
Que Natureza não existe,
Que há montes, vales, planícies,
Que há árvores, flores, ervas,
Que há rios e pedras,
Mas que não há um todo a que isso pertença,
Que um conjunto real e verdadeiro
É uma doença das nossas ideias.
A Natureza é partes sem um todo.
Isto é talvez o tal mistério de que falam.*

J'ai vu qu'il n'y avait pas de nature,
Que la nature n'existe pas,
Qu'il y a des montagnes, des vallées, des plaines
Qu'il y a des arbres, des fleurs, des herbes,
Qu'il y a des rivières et des pierres,
Mais qu'il n'y a pas un tout à quoi cela appartient,
Et qu'un ensemble réel et vrai
Est une maladie de nos idées.
La nature, ce sont des parties sans un tout.
Ceci est peut-être le mystère dont ils parlent.

La nature est une maladie de nos idées



même des choses pour désigner la propriété d'une plante médicinale, et Aristote a systématisé cela avec l'idée de « l'histoire naturelle », c'est-à-dire que les objets naturels peuvent être soumis à des lois.

Les médecins et les astronomes grecs ont commencé à proposer des explications qui différaient de celles qu'on avait l'habitude d'entendre en Grèce, à savoir que c'étaient les vaticinations des dieux, les décrets divins qui étaient responsables des maladies ou des régularités dites naturelles, puis cette notion s'est enrichie. Cette notion de *physis*, donc la nature telle qu'on l'entend en partie maintenant, s'est enrichie avec



le christianisme, avec l'idée d'une création, d'une extériorité de ce qui est créé par rapport à la divinité, et de la responsabilité confiée aux humains pour la gestion de cette création. Ensuite, à partir de la Renaissance, et tout particulièrement à partir du XVII^e siècle, cette idée a sédimenté, s'est indurée, et la notion de nature est devenue un instrument au moyen duquel les Européens ont pensé le monde par contrastes : nature et artifice, nature et histoire, nature et culture.

De la disposition générale à la norme

Evidemment, lorsque les sciences sociales ont émergé, comme une sorte d'évolution de la philosophie des Lumières, la disposition générale qui était celle au moyen de laquelle les Européens pensaient leur place dans le monde, est devenue en quelque sorte implicitement la norme pour penser les cosmologies, c'est-à-dire l'organisation, le « mobilier du monde » des autres peuples. Les anthropologues et les premiers ethnographes (mais on pense aussi aux missionnaires, aux administrateurs coloniaux, à tous ces gens qui se sont répandus sur la planète et qui ont commencé à rapporter des informations sur des populations lointaines, sans écriture en général) ont utilisé l'outillage qu'ils avaient reçu lors de leur éducation pour décrire la façon dont d'autres peuples décrivaient le monde, c'est-à-dire notamment en opposant les régularités naturelles aux conventions sociales, la nature à la société.

Inanité de l'opposition entre nature et culture

Or, ce qui m'a beaucoup frappé lorsque j'étais sur le terrain en Amazonie, c'est précisément que cette opposition entre un monde naturel et un monde culturel n'avait guère de sens. Je suis philosophe de formation, comme beaucoup d'anthropologues, et quand on est un philosophe, on suce le lait conceptuel de l'opposition entre nature et culture. De plus, j'étais l'élève de Claude Lévi-Strauss, qui accordait une grande importance à cette opposition, notamment dans l'analyse des mythes. Et lorsque je suis parti chez les Achuar, des Indiens de Haute-Amazonie qui avaient accepté les premiers contacts pacifiques peu de temps auparavant, j'étais mû évidemment par le goût de l'aventure, par une curiosité immense pour des peuples qui ont suivi des trajectoires très différentes de la nôtre, mais j'avais aussi un objectif, qui était d'étudier les rapports entre cette société et son environnement. Et il y avait une bonne raison à cela.

Les Achuars, « sans foi, sans loi, sans roi »

Depuis la Renaissance, les sociétés amazoniennes constituent pour les Européens un mystère. Les premiers chroniqueurs européens qui débarquèrent sur le littoral du Brésil furent très étonnés par ces groupes humains qui ne présentaient aucune des caractéristiques des royaumes d'Europe — on ne parlait pas encore vraiment de sociétés à l'époque. Les Indiens étaient, disait-on, « sans foi, sans loi, sans roi ». Sans foi, c'est-à-dire sans religion, précisément parce qu'il n'y avait aucun des signes extérieurs de la religion, il n'y avait pas d'unité transcendante, pas de clergé, pas vraiment de culte. Sans loi parce qu'il n'y avait aucune codification apparente, aucun système juridique particulier. Sans roi parce que c'était des sociétés sans Etat et même, la plupart du temps, sans chef, souvent en habitat dispersé, qui pratiquaient, comme le disait Hobbes, la guerre de chacun contre chacun, qui étaient donc plongées dans des vendettas permanentes — avec quelquefois des corollaires comme le cannibalisme qui a beaucoup suscité d'interrogations en Europe, mais dont Montaigne avait compris qu'il était une forme de vengeance à tout prendre moins cruelle que les tortures auxquelles les Européens se livraient.

Des gens avec la clairvoyance de Montaigne, il n'y en avait pas beaucoup, et ces sociétés sont restées un mystère pendant très longtemps, parce qu'on ne comprenait pas ce qui « faisait société » chez ces gens qui étaient éparpillés dans la forêt, qui se faisaient la guerre en permanence, qui n'avaient aucune des institutions reconnaissables au moyen desquelles on pouvait qualifier une société. Et ce sur quoi la plupart des observateurs mettaient l'accent, c'est que c'était des peuples « naturels ». Cela voulait dire que c'étaient des humains à peine différenciés de la nature. Soit de façon positive, à la manière de Montaigne pour qui c'étaient des « philosophes nus » vivant agréablement des fruits d'une nature généreuse, soit c'étaient des brutes cannibales incapables de dominer leurs instincts, mais en tous les cas, c'étaient des hommes « naturels ». Or dans cette idée, il m'avait semblé qu'il y avait quelque chose d'intéressant. C'était un préjugé, sans aucun doute, mais qu'autant d'observateurs, sur une période de plus de quatre siècles, aient mis l'accent sur ce côté naturel, devait indiquer quelque chose. C'est pour cela que je suis parti sur le terrain : pour essayer de comprendre quels étaient les rapports, à la fois techniques, matériels, mais aussi idéels, de ces Amérindiens avec leur environnement, et donc je suis parti avec l'idée de comprendre comment ils combinaient nature et culture.



Les leçons du terrain

Dans un premier temps, j'ai passé presque un an à apprendre la langue. Les Achuar parlent une langue jivaro. Le Jivaro, c'est un groupe linguistique assez important et on ne l'apprend pas à l'Ecole des Langues Orientales, donc il faut l'apprendre sur place au fil du temps, et cela m'a pris à peu près un an. Après avoir beaucoup mesuré ce qu'ils faisaient, observé les techniques de chasse et de pêche, étudié les jardins, leur usage des plantes cultivées et sauvages, j'ai commencé à comprendre ce qu'ils disaient. C'est très important.

Lorsqu'ils arrivent, les ethnologues sont un peu dans la situation de quelqu'un qui regarde un film dans une langue étrangère qu'il ne connaît pas, et tout d'un coup, des sous-titres commencent à apparaître, flous au début, puis de plus en plus précis. Il y a un effet de seuil. Un jour on se dit : « Mais je comprends tout ce qu'ils disent, c'est formidable. » La plupart du temps, ce qu'ils disent n'a pas un grand intérêt, ce sont des conversations villageoises classiques : « —Le chien est malade », « —Où as-tu mis la calebasse ? » etc.

Mais il y a aussi beaucoup d'autres choses qui viennent quand on comprend ce que les gens disent, et notamment la façon dont ils parlent des plantes et des animaux. En les écoutant le matin très tôt, au lever du jour, dans ces grandes maisons communes où peuvent vivre trente ou quarante personnes, on découvre qu'ils parlent des rêves de la nuit, de façon à interpréter les messages oniriques pour savoir ce qu'ils vont faire dans la journée. Il y avait une interprétation assez classique dans certains cas, une grammaire des rêves. Si on rêvait par exemple qu'on avait rencontré une troupe de pécaris — nourriture de choix dans cette région —, cela voulait dire qu'on risquait de tomber sur une troupe d'ennemis. Donc c'était une oniromancie classique, avec des inversions, des chiasmes... Mais il y avait d'autres règles qui étaient un peu bizarres. Par exemple : « — Cette nuit, me dit une femme, j'ai rêvé d'une jeune fille qui se plaignait qu'on était en train de l'empoisonner. » Je lui dis : « Ah bon ? » et elle répond : « Oui, c'était un plant de manioc. » Le manioc, c'est la nourriture principale, qu'on plante dans les jardins, et on plante aussi dans les jardins toutes sortes d'autres choses, toutes sortes de plantes, ça peut aller jusqu'à une centaine d'espèces, une soixantaine d'espèces domestiquées et une quarantaine d'espèces transplantées, donc les jardins sont des lieux d'une très grande richesse écologique. Et il y a notamment une plante qui permet la pêche à la nivrée : on utilise sa racine, dont le suc transforme la tension superficielle de l'eau et provoque l'asphyxie des poissons. C'est une plante toxique. Alors ce que cette dame me disait, c'est qu'en fait un plant de manioc était venu se plaindre d'avoir été planté trop près d'un plant de *barbasco*, comme on dit dans l'espagnol de la région pour ce genre de plante vénéneuse.

Des plantes et des animaux qui se voient comme des humains

Alors évidemment, une chose comme celle-là demande à ce qu'on pose des questions, et de fil en aiguille, je me suis aperçu que les Achuar considéraient que la plupart des plantes et des animaux se voyaient comme des humains. On pourrait dire que ce sont les Achuar qui les voient comme des personnes, mais en réalité, ils les voient comme des plantes et des animaux qui se voient eux-mêmes comme des humains. Et pour serrer un peu la question, chaque classe de vie — chaque espèce, si vous voulez dans un premier temps — est vue par eux comme ayant des dispositions physiques particulières qui rendent leur vie possible dans un certain type de milieu.



C'est très intéressant, car cela rejoint la théorie d'un grand éthologue lituanien qui travaillait en Allemagne, Jakob von Uexküll, et qui a développé une éthologie animale un peu hétérodoxe fondée sur l'idée que chaque espèce a un monde qui est en quelque sorte le prolongement de ses atouts biologiques. Et c'est vrai que le monde d'un papillon n'est pas celui d'un poisson-chat, ni celui d'un humain, d'un jaguar, etc. Donc, en fonction de ses dispositions biologiques, chaque espèce va avoir accès à des segments du monde. Et ces segments de monde peuvent se rencontrer, notamment par le biais de la prédation. La prédation est un schème mental qui joue un rôle très important en Amazonie, car elle rend compte de la chaîne trophique qui articule les espèces les unes aux autres, par le simple fait qu'elles se mangent les unes les autres. Cette façon de voir les choses consiste à penser que la plupart du temps les animaux sont animés grâce à ce que nous traduisons par « âme » dans notre jargon d'anthropologues — ce terme est un pis-aller pour désigner ce que j'ai appelé une « intériorité », c'est-à-dire une capacité intentionnelle qui naît de l'intérieur et dont on ne voit que les effets — alors qu'en revanche chaque espèce, chaque classe de vie a des dispositions physiques qui la cantonnent dans un monde particulier.

La diversité des mobiliers du monde

Je me suis aperçu que cette façon de voir, donc, est exactement l'inverse de la façon de voir les choses que j'avais amenée dans ma musette d'ethnologue, dans ma tête d'ethnologue, qui était au contraire que les humains sont les seuls à avoir un esprit, une capacité d'inférence, le *cogito* cartésien, etc., alors qu'en revanche ils sont dans une continuité physique avec les autres êtres du monde, selon un point de vue qui commence déjà très nettement chez Descartes par exemple, et qui, au fil du temps, surtout avec le darwinisme au XIX^e siècle, devient tout à fait manifeste. C'est ce que l'on peut appeler le naturalisme. Bouvard et Pécuchet, faisant des études avec cet esprit encyclopédique de boutiquier qui les caractérise, découvrent tout d'un coup qu'il y a du phosphore dans les humains comme dans les allumettes, et alors les humains sont en quelque sorte déçus de leur prééminence, parce que, du point de vue physique, ils ne sont pas fondamentalement différents d'autres objets du monde. Donc on a deux systèmes complètement opposés. Dans ce qu'on pourrait appeler les plis du monde, c'est-à-dire les possibilités d'établir des distinctions entre les objets du monde, les Achuar et les Européens, disons, avaient choisi d'accentuer certains plis, ou de ne pas en voir d'autres. Ils repéraient des continuités et des discontinuités à des endroits différents, le résultat étant que le mobilier du monde est très différent dans les deux cas.

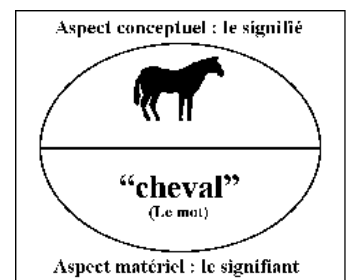
Plus tard, j'ai parlé d'ontologie. C'est un terme un peu savant, mais l'ontologie, c'est tout simplement cela : c'est le mobilier du monde, c'est la façon dont on va percevoir dans un environnement des choses significatives ou pas, auxquelles on va accorder de l'importance ou pas, et quelles relations on va établir entre elles. Cela vient bien en amont de ce qu'on appelle en anthropologie les croyances, l'organisation sociale, la religion, l'idéologie, la parenté, etc., car tout cela découle de choix beaucoup plus élémentaires — on pourrait revenir aussi sur le terme de choix — quant à la constitution de ces mobiliers du monde. »

Exercice 3 : changeons de langue

La rencontre avec vos nouveaux amis extraterrestres ne peut se faire sans comprendre leur langue. Lisez les trois textes suivants afin d'étayer votre réponse à la question qui les accompagne.

Texte 1

Un signe linguistique est l'union arbitraire et conventionnelle d'un signifiant et d'un signifié. L'aspect « matériel » du signe, le signifiant, est en fait une réalité psychique : il ne s'agit pas du son comme tel, mais du son perçu. C'est pourquoi Saussure parle d'« image acoustique ». L'aspect « conceptuel » du signe, le signifié, est également une réalité psychique : il ne faut pas confondre le signifié avec le référent (ce à quoi renvoie le signe dans la réalité extérieure). Un signe a un sens (son signifié), que l'objet auquel il fait référence par ce sens existe ou non dans la réalité, par exemple une licorne. Le signifié d'un signe est déterminé non pas isolément, mais en fonction de l'ensemble des autres signifiés de la langue, par opposition à eux. C'est pour cela que Saussure dit que « dans la langue, il n'y a que des différences ».



« Nous appelons signe la combinaison du concept et de l'image acoustique : mais dans l'usage courant, ce terme désigne généralement l'image acoustique seule, par exemple un mot (*arbor*, etc.). On oublie que si *arbor* est appelé signe, ce n'est qu'en tant qu'il porte le concept « arbre », de telle sorte que l'idée de la partie sensorielle implique celle du total. L'ambiguïté disparaîtrait si l'on désignait les trois notions ici en présence par des noms qui s'appellent les uns les autres tout en s'opposant. Nous proposons de conserver le mot signe pour désigner le total, et de remplacer concept et image acoustique respectivement par signifié et signifiant (...)

Le lien unifiant le signifiant et le signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : le signe linguistique est arbitraire.

Ainsi l'idée de sœur n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons s-ø-r qui lui sert de signifiant ; il pourrait être aussi bien représenté par n'importe quel autre : à preuve les différences entre les langues et l'existence même de langues différentes (...)

Le mot arbitraire appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant (on verra plus bas qu'il n'est pas au pouvoir de l'individu de rien changer à un signe une fois établi dans un groupe linguistique) ; nous voulons dire qu'il est immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité. »

Ferdinand de Saussure, Cours de linguistique générale

Texte 2

Dans *Linguistique et anthropologie*, les deux linguistes et ethnologues américains Edward Sapir et Benjamin Whorf ont formulé l'hypothèse que la langue n'est pas un simple instrument de description de la réalité, elle contribue à la structurer. Cette hypothèse est connue sous le nom d'« hypothèse Sapir-Whorf ». Cette hypothèse est ainsi énoncée : « La langue d'une société humaine donnée organise l'expérience des membres de cette société et par conséquent façonne son monde et sa réalité. »

« En Chichewa, langue apparentée au Zoulou, (...), il y a deux temps pour le passé, l'un pour les événements passés ayant une influence sur le présent, l'autre pour ceux n'ayant aucun prolongement actuel. (...) Une nouvelle vision du TEMPS nous est ainsi offerte. Représentons la première forme par l'indice 1, la seconde par l'indice 2 puis réfléchissons aux nuances du Chichewa : (...) « j'ai mangé 1 » signifie que je n'ai pas faim ; « j'ai mangé 2 » signifie que j'ai faim. Si on vous offre à manger et que vous dites : « Non, j'ai mangé 1 », c'est normal, mais si vous utilisez la deuxième forme, c'est une insulte. (...) Prenons d'autre part le dialecte « Cœur d'Alène » parlé par une petite tribu indienne du même nom, dans l'Idaho. A la place de notre simple concept de cause (basé sur la relation élémentaire « ceci lui fait faire cela »), la grammaire Cœur

d'Alène exige la discrimination (que ces Indiens font bien entendu automatiquement) entre trois processus causatifs qui se traduisent par trois formes verbales :

1. croissance ou maturation d'une cause inhérente ;
2. addition ou accroissement de l'extérieur ;
3. addition secondaire d'un élément affecté par le processus 2.

Pour dire par exemple « rendre sucré », ils utilisent la forme 1 pour une prune adoucie par le mûrissement, la forme 2 pour une tasse de café où l'on a fait dissoudre du sucre, et la forme 3 pour des gâteaux sucrés à l'aide d'un sirop obtenu par dissolution de sucre. »

Texte 3

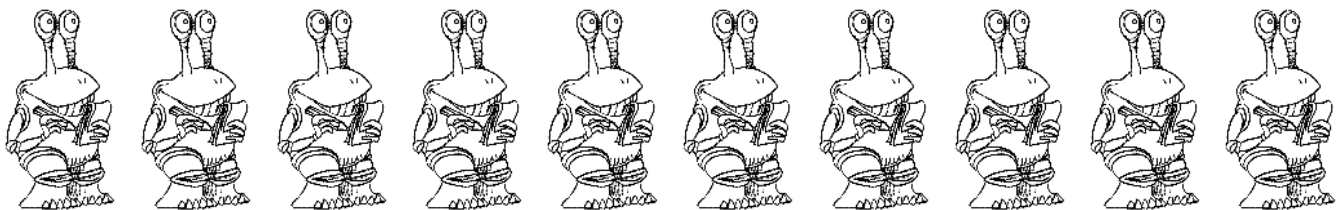
« Selon une conception fort naïve, mais assez répandue, une langue serait un répertoire de mots, c'est-à-dire de productions vocales (ou graphiques), chacun correspondant à une chose ; à un certain animal, le cheval, le répertoire connu sous le nom de la langue française ferait correspondre une production vocale déterminée que l'orthographe représente sous la forme cheval ; les différences entre les langues se ramèneraient à des différences de désignations : pour le cheval, l'anglais dirait *horse* et l'allemand *Pferd* ; apprendre une seconde langue consisterait simplement à retenir une nouvelle nomenclature en tous points parallèle à l'ancienne. (...) Cette notion de langue-répertoire se fonde sur l'idée simpliste que le monde tout entier s'ordonne, antérieurement à la vision qu'en ont les hommes, en catégories d'objets parfaitement distinctes, chacun recevant nécessairement une désignation dans chaque langue. »

André Martinet, *Eléments de linguistique générale*

Question :

Après avoir lu ces trois textes, expliquer pourquoi il faudra connaître la culture de vos nouveaux amis extraterrestres pour comprendre leur langue.

Exercice 4 : changeons les règles de l'adresse



Un de vos amis extraterrestres, le linguiste de la bande, vous explique, un soir où vous partagez un cocktail d'herbes et des insectes grillés avec lui dans un bar interlope, quels sont les usages de l'adresse et de la correspondance entre les membres de son espèce. A votre tour, vous lui expliquez quelles sont celles que recommande l'usage de votre monde, en puisant vos connaissances chez la baronne Staffe, fine conseillère en ces domaines.

Exercice 5 : rapport d'enquête



Au péril de votre vie, et avec un courage exemplaire, vous avez accompli un très long voyage à travers l'univers jusqu'à la planète dont il est question dans ce devoir, afin de rendre à vos nouveaux amis la politesse de leur visite. Parmi les membres de votre équipe, se trouvent, entre autres, un physicien, un anthropologue, un linguiste, un économiste, un médecin. A tour de rôle, vous prenez la parole pour présenter cette étonnante planète et ses fascinants habitants. Force est d'admettre que vous avez effectué un travail harassant pendant cette traversée des mondes...

Personne ne lit ses notes, même s'il est possible de les conserver sous les yeux, chacun parle à son tour. L'exposé est organisé. En tout, il dure quinze minutes au maximum. Les membres de l'équipe sont debout pendant leur prestation.

Il est possible d'avoir préparé un diaporama et de l'utiliser pendant l'exposé, à condition de l'avoir envoyé par mail la veille de l'exposé avant 18h (heure française, puisque vous êtes désormais remis du décalage horaire) à votre professeur de philosophie : pas de clé USB au petit matin ni d'envoi en pleine nuit.

Avant de prendre la parole, le groupe remet à la correction un dossier réalisé collectivement et sur lequel figurent les réponses aux questions des exercices 1 à 4. Le texte est dactylographié. Les illustrations sont bienvenues même si elles ne sont pas obligatoires. Sur le dossier de chaque groupe figurent les noms et prénoms de ses membres et l'indication de leur classe.

Au début de l'examen du dossier, dès la première séance de cours, un représentant de chaque groupe envoie un mail au professeur de philosophie en respectant scrupuleusement la *dead line* et les consignes de la fiche « Ecrire à un professeur ». Doivent y figurer les noms et prénoms des membres du groupe.

En écho...

La valence différentielle des sexes



Françoise Héritier est une anthropologue et ethnologue française (1933-2017). Selon elle, la distinction entre le masculin et le féminin et la supériorité de l'un sur l'autre sont des constantes culturelles universelles. La « valence différentielle des sexes », c'est-à-dire le fait d'attribuer des qualités différentes aux hommes et aux femmes, est toujours au bénéfice des premiers. La culture est toujours l'expression de la supériorité des hommes, qui entendent ainsi justifier la domination des femmes, afin de contrôler ce qu'elles seules sont physiologiquement capables de faire : reproduire l'espèce. L'organisation sociale repose sur cette exigence de contrôle des matrices : les hommes sont culturellement considérés comme dotés de qualités qui les placent dans une situation de domination (plus forts, plus résistants, plus courageux, etc.) ; ce qui se rapporte au masculin est plus valorisé que ce qui se rapporte au féminin. Limitation des libertés et des droits des femmes, insécurité dans l'espace public, écarts de traitement, résistance à l'autonomisation des femmes, sexisme, découlent donc de la conviction culturelle d'une plus grande valeur des qualités viriles.

Françoise Héritier a théorisé la hiérarchisation des sexes, qui attribue une valeur différente aux femmes et aux hommes, inférieure pour le féminin. Elle l'appelle « valence différentielle des sexes ». Elle s'est interrogée sur l'universalité du modèle archaïque dominant : supériorité du masculin et appropriation par les hommes du corps des femmes, cherchant à comprendre la raison d'être de cette injustice.

Claude Lévi-Strauss avait déjà remarqué que « *la construction du social est absolument nécessaire pour l'établissement de la paix entre des groupes consanguins au départ craintifs et hostiles les uns aux autres, qui se partagent le même territoire où ils peuvent s'affronter pour des raisons diverses, parmi lesquelles le vol de femmes.* » Lévi-Strauss établit un modèle à quatre composantes : la prohibition de l'inceste, l'exogamie, qui confère la paix par l'échange de femmes pour en faire des épouses, ce qui est un cas universel, les règles du mariage, qui lie non pas des individus mais des groupes et rend les couples solidaires les uns des autres, et la répartition sexuelle des tâches, qui rend les conjoints dépendants l'un de l'autre.

Ce modèle a une très grande force opératoire : les hommes échangent les femmes, et pas l'inverse, comme en atteste l'observation ethnologique. Mais un présupposé fondamental manque à cette « théorie de l'alliance » : pourquoi les hommes se sentent-ils le droit d'utiliser les femmes comme monnaie d'échange ? Claude Lévi-Strauss considère la pratique de l'échange comme naturelle, mais Françoise Héritier s'interroge : pour que les humains, aux aubes de l'humanité pensante, aient conçu cet ensemble de règles fondé sur la prohibition de l'inceste, il fallait que, simultanément ou antérieurement, le droit d'user librement du corps de leurs filles et sœurs, pour pouvoir les échanger avec d'autres hommes, leur soit reconnu comme naturel, aussi bien par les hommes que par les femmes. Il fallait un processus cognitif au terme duquel un modèle de possession se soit imposé dans tous les esprits comme force agissante : la valence différentielle des sexes.

Il existe, remarque Héritier, des « butoirs pour la pensée », des faits irréductibles, incompressibles, incontournables sur lesquels la volonté humaine n'a pas de prise, auxquels l'humanité a été et est confrontée, par exemple l'alternance entre le jour et la nuit. De l'examen de ces faits bruts, se sont formés des systèmes cognitifs. Elle en explicite quatre :

- la néoténie de l'espèce humaine, la seule où l'enfance est de longue durée, les enfants fragiles, et pas autonomes avant sept ou dix ans : tous les individus font la même expérience de dépendance et de soumission à une autorité.
- l'ordre des générations : il n'est pas possible de remonter leur sens (d'abord un enfant, puis adulte, puis un vieillard, et non l'inverse). Les aînés naissent avant les cadets, l'enfant après ses parents, ce qui induit la valence des générations, légitime l'autorité des parents et la dépendance des enfants. Nés avant, les parents et les aînés sont supérieurs.
- L'uniparité : en général, la femme donne naissance à un enfant à la fois, ce qui entraîne plusieurs lignes de dépendance (des frères et sœurs découlent des lignées collatérales nées de germains).
- le monde animal est très divers, mais toujours partagé en deux sexes ; les mâles n'accouchent jamais de leurs semblables, les femmes accouchent à la fois des mêmes, les filles, et des différents, les mâles.

Le rapport des sexes est venu se loger dans cette chaîne conceptuelle, plaçant les femmes dans la position de cadette, de mineure, d'inférieure, avec le mépris et le dénigrement qui accompagnent la mise en dépendance, à cause de la considération simultanée d'autres butoirs de la pensée. A l'aube de l'humanité, la différence sexuée a fondé des séries catégorielles binaires servant à appréhender le monde : haut et bas, transcendant et immanent, sec et humide, chaud et froid, pur et impur. Ces catégories pourraient être totalement neutres. Mais elles ont une double capacité, observée par les ethnologues sur le terrain, dans toutes les sociétés. Une hiérarchie axiologique est attribuée à ces catégories binaires, qui ne tient pas à la définition des termes mais à leur affectation au masculin et au féminin. Elle donne toujours la place supérieure au masculin, même si l'attribution n'est pas la même : en Occident, actif est masculin et supérieur à passif, féminin. En Inde, c'est l'inverse. Cette différence sexuée a servi à construire un modèle cognitif qui imprègne toutes les représentations, toutes les langues, toutes les sociétés.

Selon Françoise Héritier, cette hiérarchie est liée à un autre butoir de la pensée, fondé sur l'observation que le corps vivant transporte du sang liquide, chaud, mobile. Si le corps est mort, le sang ne circule plus, le corps est froid, immobile. Dans toutes les sociétés, on découvre donc le rapport entre corps et sang. Or les femmes perdent régulièrement du sang, et elles n'ont pas de prise sur cela. Cette perte de sang signifie qu'elles sont moins chaudes que les hommes, et, en raison de ce manque de chaleur, ne peuvent aboutir à produire, comme les hommes, du sperme. Ainsi, selon Aristote, vie, sang et mobilité expliquent l'infériorité féminine. La femme n'est que matière, pas assez chaude pour fabriquer du sperme, seulement capable de produire son succédané, le lait, proche du sperme mais de moindre valeur. La femme est donc un homme imparfait. Elle n'est que matière qui a tendance à proliférer de façon monstrueuse si elle n'est pas domestiquée par le *pneuma* contenu dans le sperme masculin.

Autre butoir de la pensée : la copulation est nécessaire à la grossesse, et les femmes ont la capacité d'engendrer du même et du différent : des filles et des fils. Dès lors, à quoi servent les hommes, puisqu'il n'y a pas besoin de tant d'hommes pour que l'espèce humaine se reproduise ? La question s'est posée à toutes les sociétés. Elles y ont répondu de manière variée, mais dans toutes les réponses, ce sont les hommes qui mettent les enfants dans le corps des femmes. Les enfants viennent du sperme. C'est toujours l'homme qui est à l'origine de la procréation des deux sexes. La découverte des ovules et des spermatozoïdes, à la fin du XVII^e siècle, suscita une grande querelle entre ovistes et animalculistes pour savoir ce qui, de l'ovule ou du spermatozoïde, contenait l'enfant. Il fallut la découverte des chromosomes au XX^e siècle pour que l'on comprenne le partage et la recombinaison génétique, et l'apport mixte pour faire un enfant. L'idée selon laquelle l'homme met l'enfant dans le ventre de la mère a entraîné une série de conséquences sociales et cognitives, transmises de génération en génération.

Conséquences sociales d'abord : alors qu'elles ont l'avantage exorbitant de mettre au monde des fils, les femmes sont considérées comme ressources à s'approprier. Puisqu'il faut des femmes pour faire des fils, elles sont une matière première à échanger. On les affecte, dès lors, à la reproduction et à la maternité. Cette appropriation implique quatre modes indispensables :

- la privation du droit de disposer de leur corps,
- la privation de l'accès au savoir qui développe l'esprit critique et permet l'émancipation. Leur savoir se cantonne à celui de la survie : plantes, soins aux animaux et techniques de leur milieu,
- la privation de l'accès au pouvoir et à ses fonctions,
- le mépris et la condescendance, corollaires du maintien de l'infériorité.

Conséquences cognitives ensuite : l'idée d'une infériorité naturelle des femmes est ancrée dans les esprits alors qu'elle n'est qu'une construction mentale que nous transmettons et faisons passer pour naturelle, comme le jour et la nuit. Mais ce que la pensée a construit, la pensée peut le défaire...

« Nous ne vivons pas la guerre des sexes, mais le fait que les deux sexes sont victimes d'un système de représentation vieux de bien des millénaires. Il est donc important que les deux sexes travaillent ensemble à changer ce système. L'oppression et la dévalorisation du féminin ne sont pas nécessairement un gain pour le masculin. Ainsi, lorsque les positions des sexes ne seront plus conçues en termes de supériorité et d'infériorité, l'homme gagnera des interlocuteurs : il parlera avec les femmes d'égal à égal. D'autre part, les hommes n'auront plus honte de leur part dite féminine où s'expriment, selon la norme socialement convenue, les émotions et les affects. Et il n'est pas évident que l'égalité des personnes supprime entre elles le désir et l'amour ».

Françoise Héritier, *Une pensée en mouvement*, 2009.

Devenir femme

« On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femme humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un Autre. En tant qu'il existe pour soi, l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. (...) »

Ainsi, la passivité qui caractérisera essentiellement la femme « féminine » est un trait qui se développe en elle dès ses premières années. Mais il est faux de prétendre que c'est là une donnée biologique ; en vérité, c'est un destin qui lui est imposé par ses éducateurs et par la société. L'immense chance du garçon, c'est que sa manière d'exister pour autrui l'encourage à se poser pour soi. Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde ; il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles. Grimant aux arbres, se battant avec des camarades, les affrontant dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat ; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe ; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces ; en même temps, il connaît les leçons sévères de la violence ; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose. Certes, il s'éprouve aussi comme « pour autrui », il met en question sa virilité et il s'ensuit par rapport aux adultes et aux camarades bien des problèmes. Mais ce qui est très important, c'est qu'il n'y a pas d'opposition fondamentale entre le souci de cette figure objective qui est sienne et sa volonté de s'affirmer dans des projets concrets. C'est en faisant qu'il se fait être, d'un seul mouvement. Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son « être-autre » ; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet ; elle doit donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté ; ainsi se noue un cercle vicieux ; car moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui de ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet ; si on l'y encourageait, elle pourrait manifester la même exubérance vivante, la même curiosité, le même esprit d'initiative, la même hardiesse qu'un garçon. C'est ce qui arrive parfois quand on lui donne une formation virile ; beaucoup de problèmes lui sont alors épargnés. Il est intéressant de noter que c'est là le genre d'éducation qu'un père dispense volontiers à sa fille ; les femmes élevées par un homme échappent en grande partie aux tares de la féminité. Mais les mœurs s'opposent à ce qu'on traite les filles tout à fait comme des garçons. »

Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe*

Etre blanche



Virginie Despentes est écrivaine. Dans cette Lettre adressée à mes amis blancs qui ne voient pas où est le problème... publiée le 4 juin 2020, elle dénonce le déni du racisme et explique en quoi « être blanc » constitue un privilège.

« En France nous ne sommes pas racistes mais je ne me souviens pas avoir jamais vu un homme noir ministre. Pourtant j'ai cinquante ans, j'en ai vu, des gouvernements. En France nous ne sommes pas racistes, mais dans la population carcérale les Noirs et les arabes sont surreprésentés. En France nous ne sommes pas racistes, mais depuis vingt-cinq ans que je publie des livres j'ai répondu une seule fois aux questions d'un journaliste noir. J'ai été photographiée une seule fois par une femme d'origine algérienne. En France nous ne sommes pas racistes mais la dernière fois qu'on a refusé de me servir en terrasse, j'étais avec un Arabe. La dernière fois qu'on m'a demandé mes papiers, j'étais avec un

Je suis blanche. Je sors tous les jours de chez moi sans prendre mes papiers. Les gens comme moi c'est la carte bleue qu'on remonte chercher quand on l'a oubliée. La ville me dit tu es ici chez toi. Une Blanche comme moi hors pandémie circule dans cette ville sans même remarquer où sont les policiers. Et je sais que s'ils sont trois à s'asseoir sur mon dos jusqu'à m'asphyxier – au seul motif que j'ai essayé d'esquiver un contrôle de routine – on en fera toute une affaire. Je suis née blanche comme d'autres sont nés hommes. Le problème n'est pas de se signaler « mais moi je n'ai jamais tué personne » comme ils disent « mais moi je ne suis pas un violeur ». Car le privilège, c'est avoir le choix d'y penser, ou pas. Je ne peux pas oublier que je suis une femme. Mais je peux oublier que je suis blanche. Ça, c'est être blanche. Y penser, ou ne pas y penser, selon l'humeur. En France, nous ne sommes pas racistes mais je ne connais pas une seule personne noire ou arabe qui ait ce choix. »



Autres échos et compléments...



Dans les *Lettres persanes* de Montesquieu, Usbek, un noble persan, adresse des lettres à ses amis pour leur décrire ses impressions face aux habitudes culturelles qu'il découvre en France. Montesquieu utilise ainsi un moyen qui va devenir courant chez les philosophes des Lumières : la création d'un personnage étranger pour porter un regard neuf, critique sur la société française. Dans la lettre LXXIV adressée à son ami Rica, Usbek rapporte sa visite à un grand seigneur. On y comprend que la grandeur n'est pas seulement une affaire d'apparence.

« Il y a quelques jours qu'un homme de ma connaissance me dit : « Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris ; je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représentent le mieux. »

« Que cela veut-il dire, Monsieur ? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable qu'un autre ? »

« Ce n'est pas cela », me dit-il. « Ah ! J'entends ; il fait sentir à tous les instants la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent ; si cela est, je n'ai rien à y aller ; je prends déjà condamnation, et je la lui passe tout entière. »

Il fallut pourtant marcher ; et je vis un petit homme si fier, il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvais me laisser de l'admirer. « Ah ! Bon Dieu ! dis-je en moi-même, si lorsque j'étais à la cour

de Perse, je représentais ainsi, je représentais un grand sot ! » Il aurait fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venaient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance ; ils savaient bien que nous étions au-dessus d'eux ; et s'ils l'avaient ignoré, nos bienfaits le leur auraient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisons tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquons aux plus petits ; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvaient sensibles ; ils ne voyaient que notre cœur au-dessus d'eux ; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il fallait soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques ; lorsqu'il fallait faire respecter la nation aux étrangers ; lorsque enfin, dans les occasions périlleuses, il fallait animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus ; nous ramenions la fierté sur notre visage ; et l'on trouvait quelquefois que nous représentions assez bien. (De Paris, le 10 de la lune de Saphar, 1715). »

Dans la lettre XXX, Rica écrit à Ibben, son ami de Smyrne.

« Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres ; si j'étais aux Tuileries, je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi ; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable ! Je trouvais de mes portraits partout ; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées : tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à la charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare ; et quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique ; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion d'ouvrir la bouche ; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? » (A Paris, le 6 de la lune de Chalval, 1712.) »



Pour mieux comprendre le texte de l'exercice 2, on peut lire les deux textes suivants, écrits par Philippe Descola, et qui figurent dans *Comment vivre ensemble quand on ne vit pas pareil ?*, petit manuel de vulgarisation en anthropologie.

5 QU'EST-CE QU'UNE CULTURE ?

(Philippe Descola)

Chaque humain compose un monde qui lui est propre à partir des éléments qu'il a détectés dans son environnement et en fonction des habitudes de vie qu'il a prises depuis l'enfance. Ce monde a beaucoup en commun avec les mondes composés par d'autres humains proches de lui (proches parce qu'ils vivent dans le même village, la même région, le même pays, parce qu'ils ont la même histoire, le même mode de vie, la même langue). Le chevauchement de tous ces petits mondes forme un ensemble que l'on appelle « la culture ».

La culture d'un groupe humain, c'est la façon dont ce groupe perçoit et organise son monde, en tenant certaines choses pour acquises, sans que cela soit vraiment réfléchi. En Europe et en Amérique du Nord, par exemple, les moutons et les automobiles ne sont pas traités comme des personnes, on ne peut pas leur faire de procès : dans notre culture, les humains et les non-humains sont perçus comme ayant des qualités très différentes. Le fait que les humains parlent, s'imposent des règles, inventent des techniques, suffit pour nous à en faire une classe d'êtres à part (bien que la chimie et la physique des corps humains soit la même que celle des corps animaux et végétaux).

Les premiers Européens qui débarquèrent sur le littoral du Brésil furent très étonnés par ces groupes humains qui ne présentaient aucune des caractéristiques des royaumes d'Europe. En rentrant chez eux, ils ont donc rapporté que ces Indiens étaient « sans foi, sans loi, sans roi ». Sans foi, c'est-à-dire sans religion, parce qu'il n'y avait aucun des signes extérieurs de la religion connus des Occidentaux (pas de culte, pas d'églises, pas de clergé). Sans loi parce qu'il n'y avait aucun système juridique visible. Sans roi parce qu'il s'agissait de sociétés sans chef.

Ailleurs, dans d'autres cultures, on tendra au contraire à traiter les non-humains comme des humains du fait des qualités sociales ou psychiques qu'on leur prête ; on trouvera alors normal, en Amazonie ou en Sibérie, par exemple, de demander à un animal que l'on chasse de ne pas se venger, ou encore de faire fouetter une montagne pour la punir de s'être mal conduite.

Ce à quoi nous sommes attachés, la manière dont nous organisons notre vie commune, les forces invisibles auxquelles nous croyons ou non, les liens de parenté, tout cela fait partie du mobilier de nos mondes et existe de façon si spontanée pour chacun d'entre nous que l'on peine parfois à comprendre que d'autres, ailleurs, n'ont pas tout à fait le même mobilier.



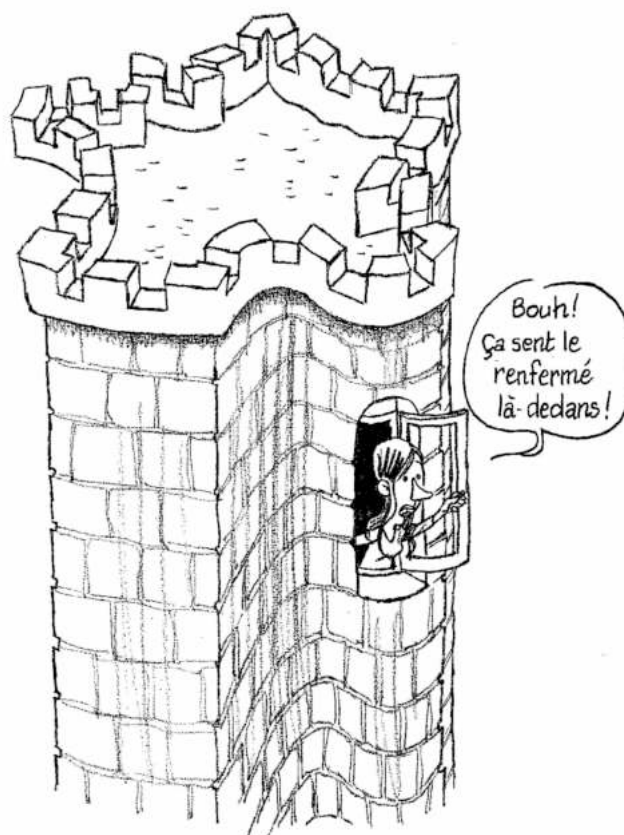
6 LE MONDE EST NOTRE MAISON, SON MOBILIER EST IMPORTANT !

(Philippe Descola)

On peut dire que la culture est ce qui organise la façon dont nous meublons notre monde – de même que la façon dont nous meublons l'endroit où nous vivons reflète l'organisation de notre vie. C'est un peu comme dans un immeuble : les appartements changent d'aspect en fonction de la manière dont chaque famille organise son existence et dispose les meubles, les ustensiles et les objets. Mais ce mobilier qui varie dans chaque appartement présentera cependant des traits communs à l'intérieur d'une même culture et sera très différent du mobilier d'autres cultures – dans lesquelles on choisit de dormir dans des hamacs plutôt que dans des lits, ou de manger assis sur des coussins plutôt que sur des chaises.

Nous, les anthropologues, nous observons et analysons le mobilier des mondes, et la façon dont il est à la fois l'expression et la condition de la vie sociale, des relations entre les hommes et les femmes, entre les parents et les enfants, des valeurs, des systèmes politiques, etc. L'anthropologie permet de comprendre quel aspect, quelle dimension des choses une culture a choisi d'accentuer, ou au contraire d'ignorer, par rapport à d'autres.

C'est une connaissance indispensable pour échanger et partager avec les autres, y compris avec des hommes et des femmes très éloignés de nous : on ne peut avoir des rapports intéressants avec les autres que si l'on sait plus ou moins qui l'on est et si l'on ne se ressemble pas trop ; sinon, la monotonie gagne, puis l'uniformité.



Les schèmes de l'expérience du monde (Philippe Descola présenté par Nicolas Journet dans *Sciences humaines*)

Ranger les religions humaines dans des cases n'est pas une chose facile. Des termes comme « chamanisme », « fétichisme », « polythéisme » se contentent en général de retenir un aspect particulier de la pratique considérée, sans disposer d'une base commune qui les réunisse. Selon Philippe Descola, ce que nous appelons religion est une doctrine

réfléchi et systématisée qui renvoie, plus fondamentalement, à une série de schèmes mentaux organisant notre expérience du monde social, naturel et surnaturel. C'est l'importance accordée à l'un ou l'autre de ces schèmes (ou « modes d'identification ») qui donne à une culture son profil, et s'exprime, notamment, dans ses pratiques rituelles et ses croyances. Reprenant certains termes de l'anthropologie classique, P. Descola en redéfinit le contenu.

Schème animique (ou animisme)

L'animisme a été défini par Edward B. Tylor (*Primitive Culture*, 1874) comme la croyance selon laquelle la nature est régie par des esprits analogues à la volonté humaine. Il y voyait la forme primitive ayant engendré toutes les religions. Pour P. Descola, le schème animique n'est pas une croyance mais une façon d'organiser la perception du monde à partir de ressources universellement présentes chez l'être humain. L'animisme consiste donc plus précisément dans le fait de percevoir une continuité (ou une ressemblance) entre l'intériorité humaine (l'intentionnalité) et celle de tous les êtres du monde, mais de fonder leur différence dans leurs propriétés et leurs manifestations physiques (forme du corps, manières de faire, attributs matériels).

Le totémisme

Théorisé par James G. Frazer (1887), le totémisme a pour modèle d'origine la pratique des Indiens de la côte nord-ouest des États-Unis associant un ancêtre animal à chaque clan qui lui rend un culte. J.-G. Frazer y voyait un stade de développement socioreligieux immédiatement postérieur à celui de la bande. Claude Lévi-Strauss (*Le Totémisme aujourd'hui* et *La Pensée sauvage*, 1962) considérera qu'il s'agit de la réalisation anecdotique d'un dispositif classificatoire de portée très générale.

Pour P. Descola, il existe cependant un schème totémique qui, en plus de la continuité des âmes, perçoit et distingue des ressemblances physiques entre les humains et les non humains, fondant une relation privilégiée entre un groupe et une espèce naturelle.

L'analogisme

L'analogisme, selon P. Descola, est le symétrique inverse du totémisme : il décompose les individus et les groupes humains en propriétés et fait de même avec les non humains. Seules sont perçues des analogies partielles entre les uns et les autres.

Exemple : Mercure était chez les Grecs le dieu de la communication, mais aussi des voleurs et du commerce. Chaque individu rendait, dans sa vie, un culte à différents dieux selon l'activité qu'il était en train d'entreprendre. L'analogisme est assez bien incarné par les religions polythéistes, qui voient de la discontinuité partout, et ont recours au sacrifice pour établir un lien fragile et circonstancié entre les dieux et les hommes. Mais le monothéisme en est aussi l'aboutissement.

Le naturalisme

Dans l'expérience technique du monde, nous ne reconnaissons pas d'intentions humaines dans les êtres de la nature. En revanche, nous concevons que notre corps est de même texture physique que le leur et que la matière en général. Systématisé par la science moderne, le schème naturaliste n'est pas une religion, mais une façon de voir le monde et d'agir sur lui. Le naturalisme se conçoit comme le symétrique inverse de l'animisme : pas de continuité des « âmes », mais au contraire celle des corps et des propriétés physiques.



« Le grand péril de l'humanité, c'est que la nourriture des hommes est entièrement faite d'âmes, disait un vieil Inuit. Le singe laineux, le toucan, le manioc sont des gens comme nous, disent les Jivaros. Ils ont une âme comme nous. Le singe laineux est mon beau-frère, le manioc mon fils. Nous nous parlons à mi-voix par-dessus la barrière des espèces. L'âme est la chose du monde la mieux partagée. La diversité du monde est une diversité des formes. Tapir et moi, nous ne différons que par la peau, par l'aspect, la défroque — par notre vision du monde aussi, car nous n'avons pas les mêmes yeux. Pour nous disculper de manger tapir et pécaré, nous creusons l'écart, nous nous déguisons en vrais hommes, à l'aide de parures, de peintures, de labrets. Nous redoublons les formes qui ensachent notre âme commune. Ainsi parle l'animiste. De ce « scandale logique », dit Philippe Descola, est née l'anthropologie : l'Occident moderne en effet ne peut penser et habiter le monde qu'en clivant ce qui relève de la Culture (l'intériorité des hommes et leurs sociétés) et ce qui relève de la Nature, du continuum naturel — tous les corps, de la molécule à l'homme physique, en passant par le manioc et le tapir. Cette dualité est propre à l'Occident, c'est l'ontologie naturaliste.

Descola rebrasse le jeu. Il laisse tomber le clivage entre nature et culture, et tout suit. Le système duel, dit-il, selon lequel s'organise le monde et l'esprit de ses habitants n'est pas celui-ci, mais celui, plus antique et universel, des âmes et des corps. Il n'y a pas de nature. L'étude de toute société, élargie dans la notion de collectif, doit donc se donner pour objet, outre les hommes, « le peuple des désanimés », le manioc et le tapir, l'arbre, l'embâcle et l'aurore. Comment, dans chaque collectif, se pense et se vit la continuité ou la discontinuité des âmes et des corps ? Descola voit quatre réponses, quatre ontologies : animisme, naturalisme, analogisme, totémisme.

L'animisme postule une âme continue et partagée, et des corps discontinus sans remède. Le naturalisme — c'est nous — fait advenir l'âme dans les hommes seuls, mais suppose un continuum corporel. L'analogisme distribue largement les âmes et les corps, en dote chaque être séparément, du ciron à l'étoile, mais tout est discontinu, tout tomberait en morceaux sans le recours hiérarchique, politique, les dieux, les ancêtres. Pour le totémisme, tout est continu, âmes et corps, mais à l'intérieur de segments — les clans, le totem — eux-mêmes séparés. Toutes les sociétés qu'a connues le monde trouvent place dans ces quatre

ensembles. Il y a toujours un peu de l'animiste, dans le lecteur d'anthropologie, quand elle est réussie : sous sa lumière amazonienne, avec sa bande-son de singes hurleurs, elle édifie des blocs concentrés de pensées abstraites, carrées, nettes. Des phrases gorgées de sens — qui fuit ou mystérieusement s'accomplit dans l'absolue concrétude des porcs qu'on tue, des arcs qu'on tend, des tapis courant au grand galop. Ils galopent parmi les concepts. On les entend passer entre Spinoza et Kant. Kant et le tapir se parlent par-dessus la barrière des espèces. Kant n'y perd rien, le tapir non plus. Et le lecteur galope, lui aussi. »

Lire un peu plus, ça ne peut pas faire de mal...



« C'est pourquoi, sitôt que l'âge me permit de sortir de la sujétion de mes précepteurs, je quittai entièrement l'étude des lettres ; et me résolvant de ne chercher plus d'autre science que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde, j'employai le reste de ma jeunesse à voyager, à voir des cours et des armées, à fréquenter des gens de diverses humeurs et conditions, à recueillir diverses expériences, à m'éprouver moi-même dans les rencontres que la fortune me proposait, et partout à faire telle réflexion sur les choses qui se présentaient que j'en pusse tirer quelque profit. (...) Il est vrai que pendant que je ne faisais que considérer les mœurs des autres hommes, je n'y trouvais guère de quoi m'assurer, et que j'y remarquais quasi autant de diversité que j'avais fait auparavant entre les opinions des philosophes. En sorte que le plus grand profit que j'en retirais était que, voyant plusieurs choses qui, bien qu'elles nous semblent fort extravagantes et ridicules, ne laissent pas d'être communément reçues et approuvées par d'autres grands peuples, j'apprenais à ne rien croire trop fermement de ce qui ne m'avait été persuadé que par l'exemple et par la coutume : et ainsi je me délivrais peu à peu de beaucoup d'erreurs qui peuvent offusquer notre lumière naturelle, et nous rendre moins capables d'entendre raison. »

Descartes, *Discours de la méthode*, première partie

« Je tiens pour maxime incontestable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au lieu de connaître les hommes ne connaît que les gens avec lesquels il a vécu. Voici donc encore une autre manière de poser la même question des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connaisse que ses compatriotes, ou s'il lui importe de connaître les hommes en général ? Il ne reste plus ici ni dispute ni doute. Voyez combien la solution d'une question difficile dépend quelquefois de la manière de la poser ! Mais, pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entière ? Faut-il aller au Japon observer les Européens ? Pour connaître l'espèce, faut-il connaître tous les individus ? Non, il y a des hommes qui se ressemblent si fort que ce n'est pas la peine de les étudier séparément. Qui a vu dix Français les a vus tous ; quoiqu'on n'en puisse pas dire autant des Anglais et de quelques autres peuples, il est pourtant certain que chaque nation a son caractère propre et spécifique, qui se tire par induction, non de l'observation d'un seul de ses membres, mais de plusieurs. Celui qui a comparé dix peuples connaît les hommes, comme celui qui a vu dix Français connaît les Français. Il ne suffit pas pour s'instruire de courir les pays. Il faut savoir voyager. Pour observer il faut avoir des yeux, et les tourner vers l'objet qu'on veut connaître. Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les livres ; parce qu'ils ignorent l'art de penser, que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'auteur, et que dans leurs voyages ils ne savent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'instruisent point parce qu'ils ne veulent pas s'instruire. Leur objet est si différent que celui-là ne les frappe guère ; c'est grand hasard si l'on voit exactement ce qu'on ne se soucie point de regarder. »

Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*



« Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, et puis il observe les choses s'il en a le temps.

C'est donc mal raisonner que de conclure que les voyages sont inutiles de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'ensuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde ? Tant s'en faut ; ils ne conviennent au contraire qu'à très peu de gens ; ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, et pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les voyages poussent le naturel vers sa pente, et achèvent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde est à son retour ce qu'il sera toute sa vie : il en revient plus de méchants que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés et mal conduits contractent dans leurs voyages tous les vices des peuples qu'ils fréquentent, et pas une des vertus dont ces vices sont mêlés ; mais ceux qui sont heureusement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel et qui voyagent dans le vrai dessein de s'instruire, reviennent tous

meilleurs et plus sages qu'ils n'étaient partis. »

Jean-Jacques Rousseau, *Emile ou de l'éducation*

« On a plusieurs fois amené des sauvages à Paris, à Londres et dans d'autres villes ; on s'est empressé de leur étaler notre luxe, nos richesses et tous nos arts les plus utiles et les plus curieux ; tout cela n'a jamais excité chez eux qu'une admiration stupide, sans le moindre mouvement de convoitise. Je me souviens entre autres de l'histoire d'un chef de quelques Américains septentrionaux qu'on mena à la cour d'Angleterre il y a une trentaine d'années. On lui fit passer mille choses devant les yeux pour chercher à lui faire quelque présent qui pût lui plaire, sans qu'on trouvât rien dont il parut se soucier. Nos armes lui semblaient lourdes et incommodes, nos souliers lui blessaient les pieds, nos habits le gênaient, il rebutait tout ; enfin on s'aperçut qu'ayant pris une couverture de laine, il semblait prendre plaisir à s'en envelopper les épaules ; vous conviendrez, au moins, lui dit-on aussitôt, de l'utilité de ce meuble ? Oui, répondit-il, cela me paraît presque aussi bon qu'une peau de bête. Encore n'eût-il pas dit cela s'il eût porté l'une et l'autre à la pluie.

Peut-être me dira-t-on que c'est l'habitude qui, attachant chacun à sa manière de vivre, empêche les sauvages de sentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre. Et sur ce pied-là il doit paraître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les sauvages dans le goût de leur misère que les Européens dans la jouissance de leur félicité. »

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*

« Je hais les voyages et les explorateurs. Et voici que je m'apprête à raconter mes expéditions. Mais que de temps pour m'y résoudre ! Quinze ans ont passé depuis que j'ai quitté pour la dernière fois le Brésil et, pendant toutes ces années, j'ai souvent projeté d'entreprendre ce livre ; chaque fois, une sorte de honte et de dégoût m'en ont empêché. Eh quoi ? Faut-il narrer par le menu tant de détails insipides, d'événements insignifiants ? L'aventure n'a pas de place dans la profession d'ethnographe ; elle en est seulement une servitude, elle pèse sur le travail efficace du poids des semaines ou des mois perdus en chemin ; des heures oisives pendant que l'informateur se dérobe ; de la faim, de la fatigue, parfois de la maladie ; et toujours, de ces mille corvées qui rongent les jours en pure perte et réduisent la vie dangereuse au cœur de la forêt vierge à une imitation du service militaire... Qu'il faille tant d'efforts, et de vaines dépenses pour atteindre l'objet de nos études ne confère aucun prix à ce qu'il faudrait plutôt considérer comme l'aspect négatif de notre métier. Les vérités que nous allons chercher si loin n'ont de valeur que dépouillées de cette gangue. On peut, certes, consacrer six mois de voyage, de privations et d'écœurante lassitude à la collecte (qui prendra quelques jours, parfois quelques heures) d'un mythe inédit, d'une règle de mariage nouvelle, d'une liste complète de noms claniques, mais cette scorie de la mémoire : " A 5h30 du matin, nous entrions en rade de Recife tandis que piaillaient les mouettes et qu'une flottille de marchands de fruits exotiques se pressait le long de la coque ", un si pauvre souvenir mérite-t-il que je lève la plume pour le fixer ?

Pourtant, ce genre de récit rencontre une faveur qui reste pour moi inexplicable. L'Amazonie, le Tibet et l'Afrique envahissent les boutiques sous forme de livres de voyage, comptes rendus d'expédition et albums de photographies où le souci de l'effet domine trop pour que le lecteur puisse apprécier la valeur du témoignage qu'on apporte. Loin que son esprit critique s'éveille, il demande toujours davantage de cette pâture, il en engloutit des quantités prodigieuses. C'est un métier, maintenant, que d'être explorateur ; métier qui consiste, non pas, comme on pourrait le croire, à découvrir au terme d'années studieuses des faits restés inconnus, mais à parcourir un nombre élevé de kilomètres et à rassembler des projections fixes ou animées, de préférence en couleurs, grâce à quoi on remplira une salle, plusieurs jours de suite, d'une foule d'auditeurs auxquels des platitudes et des banalités sembleront miraculeusement transmises en révélations pour la seule raison qu'au lieu de les démarquer sur place leur auteur les aura sanctifiées par un parcours de vingt mille kilomètres.

Qu'entendons-nous dans ces conférences et que lisons-nous dans ces livres ? Le détail des caisses emportées, les méfaits du petit chien du bord, et, mêlées aux anecdotes, des bribes d'information délavées, traînant depuis un demi-siècle dans tous les manuels, et qu'une dose d'impudence peu commune, mais en juste rapport avec la naïveté et l'ignorance des consommateurs, ne craint pas de présenter comme un témoignage, que dis-je, une découverte originale. Sans doute il y a des exceptions, et chaque époque a connu des voyageurs honnêtes ; parmi ceux qui se partagent aujourd'hui les faveurs du public, j'en citerais volontiers un ou deux. Mon but n'est pas de dénoncer les mystifications ou de décerner des diplômes, mais plutôt de comprendre un phénomène moral et social, très particulier à la France et d'apparition récente, même chez nous. »

Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*



Botaniste, horticulteur, mais également missionnaire, Pierre Poivre voyage en Extrême-Orient où il entreprend un travail d'évangélisation parallèlement au commerce d'épices dont il organise l'importation en France. Il rédige un récit de ses voyages en 1747.

« Si le voyageur qui entreprend de si grands travaux uniquement pour courir après une fortune, souvent incertaine et toujours méprisable, est bien digne de compassion, d'un autre côté, celui-là mérite bien nos éloges et notre reconnaissance qui, avec une même fatigue, va chez les peuples les plus éloignés, acheter pour lui-même et pour sa patrie, des découvertes intéressantes au prix de sa tranquillité et souvent de sa vie.

Celui qui est assez heureux pour avoir un tel dessein est assez fort pour en surmonter les difficultés. Devant lui les obstacles cessent, les périls disparaissent, il n'est plus de désagrement pour qui sait les mépriser. Une âme assez grande pour sacrifier son repos à son instruction et au bien public le sera assez pour se mettre au-dessus de tout événement.

Pourquoi dans le grand nombre de nos voyageurs s'en trouve-t-il si peu de cette dernière classe ? La plupart ignorants, peu curieux de leur propre instruction, et encore moins de celle des autres, voyagent sans attention, sans goût, sans penser, fréquentent les hommes sans les étudier, visitent tous les peuples de la terre, et les quittent sans les connaître. Ils ont des yeux et ne voient point.

Les autres, moins ardents des découvertes utiles que des connaissances curieuses et singulières, s'amuse à des bagatelles, aiment mieux croire ce qu'on leur dit que de l'examiner, n'approfondissent rien, esprits superficiels que l'examen des choses rebute de ce qui est difficile. Incapables d'études sérieuses, ils savent peu, n'apprennent rien et racontent hardiment, obligés d'avoir recours au mensonge pour ne pas demeurer court à toutes les questions qu'on leur fait ; gens effrontés qui au retour de leur voyage, abusent de la liberté de mentir que le public accorde à ceux qui viennent de loin, ont la hardiesse de publier des relations où ils s'attachent plutôt à donner des faux merveilleux, que du simple et du véritable. A force de répéter leurs mensonges, ils se persuadent à eux-mêmes qu'ils ne disent que la vérité et deviennent menteurs de bonne foi. Parmi toutes les relations, voyages, histoires étrangères, descriptions nouvelles, lettres curieuses, et autres ouvrages qui paraissent tous les jours dans le public, inondent notre France, et parviennent même jusque dans la bibliothèque du savant où ils tiennent une place qui serait mieux remplie par une infinité d'autres livres plus instructifs, parmi ces merveilleux ouvrages, combien en est-il dont les auteurs devraient rougir d'avoir préféré le plaisir de tromper à celui d'instruire, et d'avoir abusé de la crédulité de leurs compatriotes en leur proposant par malice ou par ignorance des choses fausses ou incertaines ? »

Pierre Poivre, *Mémoires d'un voyageur*

Cet entretien est un dialogue galant entre un philosophe et une marquise pleine d'esprit. Ils parlent ensemble en regardant le ciel, à la nuit tombée. Dans cet extrait, c'est le philosophe qui parle.

« J'ai une pensée très ridicule, qui a un air de vraisemblance qui me surprend ; je ne sais où elle peut l'avoir pris, étant aussi impertinente qu'elle est. Je gage que je vais vous réduire à avouer, contre toute raison, qu'il pourra y avoir un jour du commerce entre la Terre et la lune. Remettez-vous dans l'esprit l'état où était l'Amérique avant qu'elle eût été découverte par Christophe Colomb. Ses habitants vivaient dans une ignorance extrême. Loin de connaître les sciences, ils ne connaissaient pas les arts les plus simples et les plus nécessaires. Ils allaient nus, ils n'avaient point d'autres armes que l'arc, ils n'avaient jamais conçu que des hommes pussent être portés par des animaux ; ils regardaient la mer comme un grand espace défendu aux hommes, qui se joignait au ciel, et au-delà duquel il n'y avait rien. Il est vrai qu'après avoir passé des années entières à creuser le tronc d'un gros arbre avec des pierres tranchantes, ils se mettaient sur la mer dans ce tronc, et allaient terre à terre portés par le vent et par les flots. Mais comme ce vaisseau était sujet à être souvent renversé, il fallait qu'ils se missent aussitôt à la nage pour le rattraper et, à proprement parler, ils nageaient toujours, hormis le temps qu'ils s'y délassaient. Qui leur eût dit qu'il y avait une sorte de navigation incomparablement plus parfaite qu'on pouvait traverser cette étendue infinie d'eaux, de tel côté et de tel sens qu'on voulait, qu'on s'y pouvait arrêter sans mouvement au milieu des flots émus, qu'on était maître de la vitesse avec laquelle on allait, qu'enfin cette mer,

quelque vaste qu'elle fût, n'était point un obstacle à la communication des peuples, pourvu seulement qu'il y eût des peuples au-delà, vous pouvez compter qu'ils ne l'eussent jamais cru.

Cependant voilà un beau jour le spectacle du monde le plus étrange et le moins attendu qui se présente à eux. De grands corps énormes qui paraissent avoir des ailes blanches, qui volent sur la mer, qui vomissent du feu de toutes parts, et qui viennent jeter sur le rivage des gens inconnus, tout écaillés de fer, disposant comme ils veulent de monstres qui courent sous eux, et tenant en leur main des foudres dont ils terrassent tout ce qui leur résiste. D'où sont-ils venus ? Qui a pu les amener par-dessus les mers ? Qui a mis le feu en leur disposition ? Sont-ce les enfants du Soleil ? Car assurément ce ne sont pas des hommes. Je ne sais, Madame, si vous entrez comme moi dans la surprise des Américains ; mais jamais il ne peut y en avoir eu une pareille dans le monde. Après cela je ne veux plus jurer qu'il ne puisse y avoir commerce quelque jour entre la Lune et la Terre. Les Américains eussent-ils cru qu'il eût dû y en avoir entre l'Amérique et l'Europe qu'ils ne connaissent seulement pas ? Il est vrai qu'il faudra traverser ce grand espace d'air et de ciel qui est entre la Terre et la Lune ; mais ces grandes mers paraissaient-elles aux Américains plus propres à être traversées ? »

Fontenelle, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, second soir



« La Lune était en son plein, le ciel était découvert, et neuf heures du soir étaient sonnées lorsque nous revenions d'une maison près de Paris quatre de mes amis et moi. Les diverses pensées que nous donna la vue de cette boule de safran nous défrayèrent sur le chemin. Les yeux noyés dans ce grand astre, tantôt l'un le prenait pour une lucarne du ciel par où l'on entrevoyait la gloire des bienheureux, tantôt l'autre, protestait que c'était la platine où Diane dresse les rabats d'Apollon, tantôt un autre s'écriait que ce pourrait bien être le Soleil lui-même qui, s'étant au soir dépouillé de ses rayons, regardait par un trou ce qu'on faisait au monde quand il n'y était plus. « Et moi, dis-je, qui souhaite mêler mes enthousiasmes aux vôtres, je crois sans m'amuser aux imaginations pointues dont vous chatouillez le temps pour le faire marcher plus vite, que la Lune est un monde comme celui-ci, à qui le nôtre sert de lune ». La compagnie me régala d'un grand éclat de rire. « Ainsi peut-être, leur dis-je, se moque-t-on maintenant dans la Lune, de quelqu'autre qui soutient que ce globe-ci est un monde. » Mais j'eus beau leur alléguer que Pythagore, Epicure, Démocrite et, de notre âge, Copernic et Kepler, avaient été de cette opinion, je ne les obligeai qu'à s'égosiller de plus belle.

[...]

J'étais de retour à mon logis, et, pour me délasser de la promenade, j'étais à peine entré dans ma chambre quand, sur ma table je trouvai un livre ouvert que je n'y avais point mis. C'était les œuvres de Cardan ; et quoique je n'eusse pas dessein d'y lire, je tombai de la vue, comme par force, justement dans une histoire que raconte ce philosophe : il écrit qu'étudiant un soir à la chandelle, il aperçut entrer, à travers les portes fermées, deux grands vieillards, lesquels après beaucoup d'interrogations qu'il leur fit, répondirent qu'ils étaient habitants de la Lune, et, cela dit, ils disparurent.

Je demeurai si surpris, tant de voir un livre qui s'était apporté là tout seul, que du temps et de la feuille où il s'était rencontré ouvert, que je pris toute cette enchaînée d'incidents pour une inspiration de faire connaître aux hommes que la Lune est un monde.

« Quoi ! disais-je en moi-même, après avoir tout aujourd'hui parlé d'une chose, un livre, qui peut-être est le seul au monde où cette matière se traite, voler de ma bibliothèque sur ma table, devenir capable de raison, pour s'ouvrir justement à l'endroit d'une aventure si merveilleuse, et fournir ensuite à ma fantaisie les réflexions, et à ma volonté les desseins que je fais ! Sans doute, continuai-je, les deux vieillards qui apparurent à ce grand homme, sont ceux-là mêmes qui ont dérangé mon livre, et qui l'ont ouvert sur cette page, pour s'épargner la peine de me faire la harangue qu'ils ont faite à Cardan.

— Mais, ajoutais-je, je ne saurais m'éclaircir de ce doute, si je ne monte jusque-là ?

— Et pourquoi non ? me répondais-je aussitôt. Prométhée fut bien autrefois au ciel dérober du feu. »

Cyrano de Bergerac, *L'autre Monde, ou les Etats et Empires de la Lune*, incipit

Le roman d'Antoine Prévost d'Exiles raconte les péripéties fictives vécues par le fils de Cromwell, Cleveland. Ce dernier trouve refuge avec sa jeune épouse en Amérique, où il est accueilli par des Indiens, les Abaquis.

« Avant que de rien entreprendre pour le bien des Abaquis, j'avais médité longtemps sur les changements extérieurs qu'il me semblait d'abord à propos de mettre dans leur forme de vie, et dans leur manière de se vêtir. C'est quelque chose de si choquant pour un Européen que de les voir nus, hommes et femmes, presque sans aucun égard pour la pudeur, que j'avais résolu sans délibérer de les obliger à se couvrir le corps ; et j'y voyais peu de difficulté, non seulement parce qu'ils étaient pourvus d'une multitude incroyable de peaux de tigres, de léopards, et d'autres animaux qu'ils tuaient à la chasse ; mais parce qu'ils étaient accoutumés à s'en revêtir pendant l'hiver, et qu'il n'était question que de leur faire conserver cet usage pendant l'été. Cependant, lorsque je viens à réfléchir plus particulièrement sur ce dessein, je fus porté par d'autres raisons à changer de sentiment.

Le motif de la pudeur, qui était le seul que j'eusse de souhaiter qu'ils fussent couverts, ne me parut pas aussi fort que les inconvénients inévitables qui suivraient bientôt de l'établissement des habits. À le bien prendre, la honte d'être nu n'est point un sentiment naturel. C'est un préjugé de l'éducation et un simple effet de l'habitude. J'en avais une preuve certaine et présente dans mes sauvages mêmes, qui ne rougissaient point de leur nudité, et qui regardaient cet usage comme une chose indifférente. Pourquoi leur faire perdre cette innocente simplicité, dans laquelle ils étaient accoutumés de vivre ? Au contraire, il me parut qu'ils suivaient bien plutôt en cela l'inspiration droite de la nature. Elle les avertissait par la rigueur du froid, qu'il était nécessaire qu'ils se couvrirent en hiver ; et la chaleur leur faisait regarder leurs vêtements en été comme des choses superflues et incommodes.

Si je les oblige, disais-je, à se vêtir dans toutes les saisons, ils sentiront bientôt que c'est par une autre vue que celle de satisfaire aux besoins naturels ; ils regarderont leurs habits comme des ornements ; ils se piqueront peu à peu de propreté et de goût dans leur parure ; ils en viendront aux recherches curieuses, aux affectations, aux modes, et à tous les effets ridicules de la vanité et de l'amour propre, dont on voit tant de misérables exemples en Europe. Je veux qu'ils ne reçoivent de moi que ce qui peut leur être utile ; et je croirais leur rendre un fort mauvais office en les faisant sortir d'une grossièreté innocente pour leur ouvrir le chemin qui conduit au luxe et à la mollesse. »



Antoine Prévost d'Exiles (dit l'abbé Prévost), *Cleveland*